



La chronique de Bernard Frank

Un bon livre, un bon film

I. – Voltaire, la semaine prochaine

Non, ce ne sont pas les bons livres qui manquent ni même les chefs-d'œuvre. Ainsi les œuvres de Voltaire, dont GF Flammarion poursuit inlassablement la réédition à petits prix. Après les « Lettres philosophiques » et les « Derniers Ecrits sur Dieu », c'est au tour des écrits autobiographiques, présentés par Jean Goldzink, auteur d'une excellente biographie de Voltaire, « Voltaire, la légende de saint Arouet » (Gallimard, collection « Découvertes », 1989) et d'une précieuse étude critique, « Voltaire entre A et V » (Hachette supérieur, 1994). Ses écrits autobiographiques comportent : « Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire », écrits par lui-même, qui firent la joie de ma jeunesse, « Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade », et enfin les « Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin » (5,30 euros).

J'aurais pu revenir sur « le Plateau télé », de Patrick Besson (l'Archipel 19,66 euros), qui couvre sa période, au « Figaro Magazine télé », de 1997 à 2000. Ou encore vous parler du numéro de mars de la « Revue des Deux Mondes » (11 euros), qui étudie la mémoire perdue et les histoires retrouvées, ou continuer à commenter la lettre de ce lecteur sévère qui dénonçait mon sens, ma manie du remplissage. Mais voilà, je suis tombé sur un livre passionnant dont « l'Observateur » vous a déjà parlé et que je trouve un chef-d'œuvre, « American Vertigo », de Bernard-Henri Lévy (Grasset 20,90 euros).

II. – La dernière chance

Ce qui m'a fait découvrir ce livre, c'est l'émission télé de Thierry Ardisson où BHL était présent. Il a si bien parlé de son livre et de lui-même, si bien répondu aux questions que j'ai été ébloui. Et dès l'émission terminée, je n'eus de cesse de retrouver l'exemplaire que BHL m'avait envoyé. Je passai ma nuit à lire « American Vertigo ». C'était presque aussi bien que dans sa conversation télévisée. Et BHL est si bon à la télévision que c'est presque un tour de force que son livre soit à la hauteur de cette conversation. Il l'est. Quel progrès depuis « la Barbarie à visage humain » qui avait fait sa réputation. « Le Siècle de Sartre » (Grasset), qui date de 2000, m'avait déjà épaté. En trente ans, BHL est devenu pour de bon notre penseur,



Jack Lemmon et Shirley MacLaine dans « la Garçonnière »

Le charme de la télévision, c'est la surprise.

notre philosophe. BHL semble mettre ses pas, près de deux siècles après, dans ceux de Tocqueville (1805-1859).

En fait, c'est à Simone de Beauvoir et à son « Amérique au jour le jour » (1947) qu'il m'a fait songer. Ce que Simone de Beauvoir avait découvert en Amérique, c'est la passion. Sa passion pour Nelson Algren qui lui fit découvrir et aimer l'Amérique. Et qui, par ricochet, la réconcilia avec le grand public bourgeois : « les Mandarins », le Goncourt. La passion de Bernard-Henri Lévy, c'est l'Amérique. Il sait qu'elle est notre dernière chance. La chance de la liberté. Il n'y a plus de grande lueur à l'Est. Quand les Etats-Unis

défaillent, c'est notre liberté qui est en cause.

Ce que BHL va chercher aussi aux Etats-Unis, c'est un statut, une reconnaissance. Il faut qu'il soit le philosophe français. Et ce statut, il pense l'obtenir par l'Amérique. Les existentialistes, à la Libération, c'était une curiosité française. Malgré notre défaite, l'existentialisme et

Sartre et Beauvoir nous donnaient encore une sorte de prééminence.

Le Flore, le Tabou, le couple infernal, on les regardait avec curiosité aux States. La mode était encore française. Gide pas vraiment mort. Que Simone de Beauvoir ait pu s'éprendre de ce butor d'Algren surprenait les Américains cultivés. Enfin, les femmes sont folles. Maintenant, c'est Bernard-Henri Lévy qui est obligé de se déranger, de faire du rentre-dedans. Il tombe plutôt bien. Il y a l'Irak qui n'est pas vraiment un succès. Aurions-nous encore besoin de leçon de français, se disent-ils ? Presque penauds. Enfin, dans certains cercles.

Collection Christophe L

III. – Elle est merveilleuse

L'autre soir, je revoyais avec nostalgie, sur Arte, j'imagine, « la Garçonnière » (v. o. « The Apartment », 1960) de Billy Wilder avec Jack Lemmon (1925-2001) et Shirley MacLaine (née en 1934). Ne vous étonnez pas de ma science des dates. Elle est due aux « Dictionnaires du cinéma », de Jean Tulard en « Bouquins » chez Robert Laffont. Comme celui en ma possession sur les acteurs date de 2000, certains décès n'y figurent peut-être pas. Je les prolonge à ma façon. Shirley MacLaine, en 1960, faisait nos délices. On l'avait remarquée une première fois dans l'un des derniers films de Hitchcock : « Mais qui a tué Harry ? ». Pas son meilleur. Quelle exquise frimousse ! (Je parle de Shirley MacLaine, pas de Hitchcock.) Ai-je autant aimé « The Apartment » que la première fois que je l'ai vu ? Surtout content d'être tombé dessus après un dîner sans histoire. Le charme de la télévision, c'est la surprise. On ne doit pas trop s'y préparer. Ça aurait pu être si mauvais, si ennuyeux, et voilà cette bonne vieille comédie américaine qu'on a tant aimée. Que dit Lourcelles, son « Dictionnaire du cinéma. Les films » (« Bouquins », 30 euros), qui est un peu notre bible ? « Shirley MacLaine dans son meilleur rôle. (...) Comme dans ses meilleurs films, Wilder reste ici un peintre social très virulent. » Tout est dit. A la télévision, il faut savoir ne pas consulter le programme.

B. F.